

L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

19ème année - N° 2

Avril - Juin 1968

B U L L E T I N
DE L'ASSOCIATION FONDÉE EN 1949



COMPTE COURANT POSTAL : 4109-92 PARIS

Prix du numéro = 1 F

Abonnement d'un an = 5 F

LADISLAV MACKO: LE GOUT DU POUVOIR (Plon, 1968)

Le Numéro Un de la République démocratique tchécoslovaque vient de mourir et le gouvernement organise des funérailles nationales. A cette occasion, le photographe officiel, qui a été un ami de jeunesse du grand homme, décrit les préparatifs puis la cérémonie et rapporte, dans une sorte de monologue intérieur, avec en flash-back les souvenirs des scènes passées, ce que fut la carrière du mort et comment le jeune révolutionnaire s'est élevé à la position de chef de cabinet. Le leit-motiv de ce récit est la question qui se pose à Frank, le photographe, jusqu'à la fin: "Quand avait-il découvert que sa vie avait une autre valeur que celle de sa force révolutionnaire ?" Autrement dit: quand a-t-il trahi la révolution en disant "La révolution, c'est moi" ? Vers la fin du livre, à la question du quand et du comment qui paraît, à vrai dire, secondaire, se substitue insensiblement le pourquoi: "Que t'est-il donc arrivé ? Tu étais libre." Dans le dernier chapitre, Frank s'adresse ainsi à son ami mort sans trouver d'autre raison que la corruption par le pouvoir.

Les mécanismes de cette corruption ne sont pas démontés et même le processus de désagrégation n'est pas décrit comme le ferait un historien. Le personnage de Frank dans la société se réduit, comme il dit, au grand objectif de l'Hasselblad, son instrument de travail. Dans le récit en question, il photographie pour ainsi dire l'aspect véridique du grand homme qu'il a admiré puis méprisé mais qu'il ne peut rejeter ni de sa vie ni de sa mémoire et pour lequel il "souffre son heure de vérité" par-delà tous les mensonges officiels et toutes les compromissions de l'ancien révolutionnaire.

Il est sans doute significatif que cet ami, le Numéro Un, le grand homme, le mort enfin, n'ait pas de nom et que le lieu de l'action ne puisse être situé - en Tchécoslovaquie - que par déduction: la Slovaquie et la Garde Hlinka sont à peu près les seuls repères. C'est donc un échec général des révolutionnaires communistes (cet adjectif lui-même n'apparaissant que rarement dans le texte) que nous avons l'impression de voir dénoncé.

De cet échec personne n'est finalement accusé car le mort n'inspire que pitié à Frank, en dépit de sa trahison et malgré ses injustices et ses mesquineries qui ont atteint les individus sympathiques du roman, sa famille et ses amis. De tous ceux-ci aucun n'en veut au mort; tous le plaignent seulement d'être devenu ce qu'il était. Par cette magnanimité on peut dire que ces victimes sont des purs, le mort étant un mélange de pur et d'impur, mélange autrefois révolutionnaire au nom de quoi on lui pardonne. Les seuls réprouvés du livre sont, en fin de compte, Galovic, le chef de la police, personnage obscur et toujours présent comme une menace, dont le portrait ne se précise que dans le dernier chapitre (c'est l'incorruptible, le "monstre doué d'une morale absolue", la "machine à broyer le peuple, pour qui le but d'une enquête est de convaincre le suspect") et Muklik, le chef du service de presse, une sorte de Paillasse qui survit à tous les régimes. Avec ces trois hommes, le chef du cabinet décédé, Galovic et Muklik, nous avons trois types de révolutionnaires:

l'un qui a trahi, le second qui suspecte tout le monde de trahir, le dernier qui est né traître. Le premier est à plaindre, les autres à craindre et à mépriser. Les personnages à qui vont inconditionnellement les sympathies du lecteur, et peut-être de l'auteur, sont les victimes du grand homme, ses parents, amis et camarades, broyés par le régime qu'il incarne.

Cependant la révolution reste un bien pour l'auteur (ou son témoin le photographe); elle dépasse les individus. Pour un peu on dirait que c'est la révolution qui a broyé le grand homme. Le pays "a accompli un grand pas en avant" pendant que celui-ci était au pouvoir mais le pouvoir l'a usé et il ne restera rien de ses qualités dans la mémoire populaire. L'histoire du livre se résume en un drame personnel: le révolutionnaire appelé à gouverner est coupé des siens comme la corneille aux pattes dorées déchirée par ses soeurs mais il n'était pas préparé à sa tâche et reste une corneille parmi les paons.

La description sociologique s'exprime de façon sporadique, critiquant et dénonçant les excès avec une certaine lourdeur qui fait regretter une description un peu vivante et sans commentaires sentencieux. On nous parle, par exemple, de la paralysie du système médical, des péripéties comiques de l'opposition au régime dans quelques villages, de l'espionnage passé dans les moeurs et, surtout, le livre se termine de façon prophétique, annonçant la fin de la vieille garde dont Galovic, l'homme fort du régime, qui a le dernier mot pour l'instant, est le dernier représentant. Et justement parce qu'il a éliminé tous les autres, il va se trouver entouré de jeunes rebelles à ses méthodes et à ses slogans pseudo-révolutionnaires. Mais, là encore, l'existence d'une nouvelle vague est affirmée sans que nous la sentions monter à l'assaut du pouvoir.

Gertrude SCHEUFER

"LA NOUVELLE VIE DE JEAN HORST"

Le roman de George SKVOR (Paul JAVOR)^x, "La nouvelle vie de Jean Horst", traite des problèmes de l'exil.

Au lendemain du putsch de 1948, Jean Horst se trouve dans un camp de "personnes déplacées" en Allemagne. Contrairement à Jean CAU, dans "La Pitié des Dieux", et même à son maître, SARTRE, qui affirment que "l'enfer, c'est les autres", il connaîtra dans sa cellule du camp allemand une profonde amitié qui sera pour lui, tout au long du roman, le perpétuel rayon d'espoir. Si le séjour de Jean Horst dans le camp de réfugiés ne sert que d'introduction au roman, l'auteur y fait déjà des allusions aux aspects dramatiques de la vie des réfugiés.

°°°

Ses camarades de cellule ont dû interrompre leurs études. Ils ne finiront probablement ni leur droit ni leur médecine. Mais il est évident qu'en Tchécoslovaquie ils n'auraient pas pu terminer davantage. La plupart étaient marqués par leurs origines ou leur appartenance à des mouvements non-communistes; dès le lendemain de cette révolution de février, ils étaient repérés, étiquetés. A leur déracinement géographique s'ajoutaient le changement de la langue, de la mentalité, mais aussi un changement radical de vocation, de profession. A une époque où aucun Etat du monde ne se chargeait de la "reconversion", survivre en exil c'était réussir cette reconversion grâce à sa propre volonté.

Un petit peu plus âgé que ses camarades, Jean Horst a pu terminer ses études au Conservatoire de musique de Prague et l'exil lui permettra de continuer dans cette voie. Par contre, sa vie d'exilé lui imposera une terrible rupture: Marie, sa femme, et sa petite Eva sont demeurées à Prague.

Le chemin de l'exil le conduit d'Allemagne au Canada et, comme de nombreux compagnons, il gagnera ses premiers dollars comme plongeur dans un hôtel de Montréal. Puis, providentiellement, il rencontre un "Deus ex machina" en la personne du doyen de la Faculté de musique de l'Université McGill.

(x) G. Skvor, bien connu de l'émigration tchécoslovaque par ses recueils de poésies lyriques, est professeur à l'Université de Montréal. Le roman qu'on présente ici va paraître en français au Canada.

Au Canada aussi, il connaîtra les joies d'une fidèle amitié grâce à des compatriotes qui acceptent de subvenir intégralement à ses besoins jusqu'à ce qu'il puisse s'acheter un piano et qui n'hésiteront pas à lui avancer les mille dollars nécessaires pour payer un passeur susceptible de faire traverser la frontière à Marie et à sa petite Eva; la tentative échouera et la séparation se prolongera.

Dès que son héros n'aura plus de problèmes matériels, l'auteur va poser et tenter d'analyser les deux grands thèmes de ce roman: la création artistique en exil et l'intégration de l'exilé dans la nouvelle société. Pour Jean Horst, cette intégration est liée à cette femme et à cette enfant restés derrière le rideau de fer. Elles en sont l'obstacle; semaine après semaine, mois après mois, année après année, il attend leur venue. Une moitié de lui-même est demeurée à Prague et sa vie est tournée vers un passé qui l'emprisonne. Quatorze années durant, il ne vivra que pour les retrouver. La nouvelle même du divorce de Marie, pas plus que les jeunes femmes rencontrées au Canada, ne parvient à le détourner de son but unique: les retrouver et, avec elles, un peu de la douceur du pays natal. Dans de magnifiques poèmes lyriques, Jean Horst fait, avec Smetana, chanter les forêts et les prairies de Bohême, et, en ce sens, le roman est essentiellement l'oeuvre d'un poète tchèque. Oui, tous ses rêves convergent vers la petite fille de deux ans et vers la belle jeune femme qu'il n'a pu amener avec lui. Autour de lui on suggère que peut-être sa femme a vieilli de même que lui a changé. Mais Jean Horst attend tout de ces retrouvailles et idéalise la rencontre. Tout son entourage canadien s'acharne à penser que, s'il voulait couper les ponts et s'établir définitivement au Canada, c'est à dire s'y marier, ce serait un bienfait pour son équilibre personnel mais aussi pour sa création musicale. On pense que sa nostalgie, son attirance pour un pays natal vaguement idéalisé l'empêchent de s'adapter complètement à la vie canadienne, de devenir perméable à la nouvelle expression musicale du Nouveau Monde et d'aller de l'avant. Les critiques estiment que, plus les années passent, plus sa composition, si riche de promesses à son arrivée sur le continent américain, s'identifie à de pâles imitations de Dvorak et de Smetana.

Le jour où, sous toutes ces influences et sous le charme d'une collaboratrice particulièrement belle, Jean Horst commence à se poser la question de la valeur de cette trop longue attente, un télégramme lui annonce la venue inespérée de Marie et de sa petite Eva.

La rencontre est une déception amère et réciproque. Sur ce continent nord-américain où les femmes sont si habiles à se maquiller et à se mettre en valeur, Marie arrive sans apprêt, le visage vieilli et marqué par l'épreuve. Or la collaboratrice de Jean est si particulièrement belle... Sa petite Eva est devenue cette jeune fille de seize ans insolente, qui s'imagine qu'au Canada tout le monde, et son père en premier, doit être riche. Et pour Marie, quelle stupéfaction ce pays où le "Maître" et la collaboratrice s'appellent par leur prénom.

Rapidement, Jean Horst, qui ne parvient pas à retrouver la soumission et la douceur de Marie, découvre une femme déçue et jalouse. Il reconnaît cependant qu'elle s'adapte avec bonne volonté et une certaine facilité à sa nouvelle mode de vie. Mais paradoxalement, une nouvelle fois, elle freine l'intégration de Jean. Elle se sent mal à l'aise parmi ses amis de langue française et même anglaise et développe autour d'eux un groupe de compatriotes. Enfin ils sont séparés par ces quatorze années; ils ignorent tout des luttes et des espoirs que, séparément, ils ont vécus. Au fur et à mesure que passent les mois, malgré leur remariage et la bonne volonté de Marie, ils se découvrent étrangers et le demeurent. Leur souffrance réciproque est aiguë. Le désarroi de Jean est angoissant. Il apprend que Marie a vécu deux ans avec un homme et il remet tout en question. Sa fille ne ressemble pas davantage à la petite Eva que Marie à la jeune mariée dont il avait rêvé.

A cette intolérable déception s'ajoute une période creuse de son inspiration musicale. Au cours de nombreuses discussions avec ses amis, il cernera le problème et exposera le drame des exilés 15 ou 20 ans après leur départ. Le drame c'est la difficulté de compréhension entre les Tchécoslovaques de part et d'autre du rideau de fer. Les uns sont marqués par la nouvelle morale marxiste; sans espoir et sans idéal, ils "vivent au jour le jour sans penser au lendemain". Personne ne fait d'économies, personne ne fait de projets. La vie n'est pas un défi, elle est tracée d'avance avec une misérable retraite au bout. Pour les Tchécoslovaques restés dans le pays, les réfugiés ont la plus belle part.

Les exilés sont persuadés qu'ils ont choisi la voie la plus périlleuse, la moins confortable. Leur vie quotidienne est une lutte pour se maintenir, selon la règle de l'économie capitaliste. Non seulement ils découvrent qu'il devient de plus en plus difficile de comprendre le pays natal mais ils sont interdits de séjour et ne peuvent donc pas y retourner. Dans leur nouveau pays, ils sont considérés comme des étrangers, perpétuellement trahis par leur accent. Par contre, les enfants ont choisi. Sans conteste ils préfèrent l'anglais et le français à la langue tchèque, quand ils la parlent encore, cette langue que Paul Javor défend et illustre avec tant d'amour. Le retour au pays n'est pas leur problème. Et Jean Horst se demande avec angoisse si c'est encore un problème pour les compagnons de son âge. Ceux qui ont fui la Tchécoslovaquie dans les années cinquante ont-ils encore envie d'y retourner ? La rencontre avec Marie symbolise le fossé creusé par le rideau de fer.

Alors qu'il est en proie à tous ces problèmes, deux ans après la venue de celle qu'il a attendue pendant quatorze ans, une rencontre bouleverse la vie et le foyer de Jean Horst.

Après avoir séduit plusieurs milliardaires américains, Carol Gordon s'attaque à l'artiste slave. L'exotisme l'attire; Jean sera subjugué corps et âme. Cette Canadienne d'origine anglo-saxonne lui permettra de réaliser son intégration et il ne se sentira plus un étranger. Il connaîtra un amour passionné et un bonheur fou. Pour elle il fera des dettes et commettra mille folies. Mais elle sera pour lui l'élan vital. Ils feront de merveilleux voyages, il découvrira les splendeurs de l'Ouest canadien et écrira ses plus belles œuvres. L'amour et la joie trouveront leur apogée dans sa "Symphonie des Montagnes Rocheuses". Le pas est franchi; Jean est loin des Monts des Géants.

Mais Carol s'aperçoit bientôt qu'un musicien, fût-il doué, ne peut subvenir à ses onéreux caprices, et elle quitte Jean. Alors c'est la chute. Jean Horst s'effondre: une dépression nerveuse puis une paralysie partielle.

Après sa longue et pénible convalescence, il serait facile à Jean de revenir vers Marie. En effet, de même qu'il l'a attendue pendant quatorze ans, de même elle a attendu le retour de son amour, de leur amour. Mais profondément persuadé de sa culpabilité, de son indignité, Jean Horst, qui ne pourra plus jamais jouer du piano, ne veut pas continuer. Pour se "purifier", il aspire à recommencer là même où il a débuté à se perdre: une nouvelle fois, il va se séparer de Marie. Lui demandera-t-il de la suivre dans son nouvel exil en Nouvelle - Zélande ? La choisira-t-il pour être la compagne de sa nouvelle vie ?

°°

Paul Javor ne répond pas à la question. Sa conclusion n'est pas définitive. Toutefois il n'est pas interdit de penser que Jean et Marie se retrouveront car ce roman, essentiellement optimiste, laisse une grande place à l'espoir. Le héros sait aussi que la Tchécoslovaquie de demain devra unir et réconcilier ses fils dispersés à et là du rideau de fer. L'unité ne saurait se faire que dans l'acceptation et l'amour mutuel.

Françoise DUCHATEAU-SEIDENSTEIN

LES ECRIVAINS ET L'INDEPENDANCE TCHECOSLOVAQUE (+)

En janvier 1917, dans leur réponse à Wilson, les pays de l'Entente évoquent la libération des Tchèques et des Slovaques. Or voilà que l'Union des députés tchèques (Cesky Svaz), dont le siège est à Prague, qualifie cette réponse d'hypocrite et assure l'Autriche-Hongrie de son loyalisme, le tout dans son organe de presse qui ose encore porter le nom de "Narodni Listy". Un peu plus tard, les députés tchèques déclarent au Président du Conseil d'Autriche-Hongrie, le Comte Czernin, que le peuple tchèque ne voit son avenir que sous le sceptre des Habsbourgs et rejette l'intervention alliée.

(+) Compte - rendu d'une conférence donnée à Paris en janvier 1968 par Madame Belehradkova.

La défaillance nationale des hommes politiques tchèques - ceux-là même qui, naguère encore, stigmatisaient la tiédeur du patriotisme de Masaryk - est, à cette heure, complète. En cette circonstance où démeritent ceux qui avaient vocation d'entretenir la flamme du sentiment national, les écrivains, et eux seuls, assument le trésor tombé en déshérence: J. Kvapil, écrivain et directeur du Théâtre national, rédige une lettre ouverte aux députés tchèques siégeant au Conseil d'Empire à Vienne. Elle porte 222 signatures, au premier rang desquelles celle d'Alois Jirasek. Ce manifeste somme les députés de renoncer à leur mandat s'ils ne sont pas capables d'obtenir que satisfaction soit donnée aux aspirations nationales du peuple tchèque.

L'effet de ce manifeste fut littéralement immédiat: il est publié le 29 mai 1917 et, le lendemain, les députés proclament devant le Conseil d'Empire qu'au nom du peuple tchèque ils demandent la fondation d'un Etat tchèque démocratique auquel devra venir se joindre la Slovaquie dans une Autriche-Hongrie transformée en une fédération d'Etats libres, nationaux et fondés sur le droit.

°°°

Cette évocation de Madame Belehradkova ranime notre espoir. Aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, ce sont les écrivains tchécoslovaques et eux seuls qui se sont constitués les gardiens du drapeau. Tant que ceux-là ne seront pas infidèles, l'exécution du testament de Komensky ne sera pas compromise.

Comme nous comprenons mieux maintenant la sévère adjuration de Milan Kundera, dans les "Literarni Noviny" de 1967:

"Aujourd'hui, les petites nations ne peuvent défendre leur originalité qu'au moyen de l'importance culturelle de leur langue et du caractère irremplaçable des valeurs qu'elle a créées. La bière de Plzen ne pourra suffire à justifier la prétention qu'ont les Tchèques de parler leur propre langue. L'avenir, impitoyablement, exigera de nous des comptes sur le type d'existence que nous avons choisi.. C'est du niveau de la littérature tchèque que dépend essentiellement la réponse à la question vitale qui se pose à notre nation: notre existence nationale a-t-elle une valeur? L'existence de notre langue a-t-elle une valeur?"

NOUS NE LES OUBLIONS PAS

Nous relisons avec émotion, ces jours-ci, un poème de Pavel JAVOR - l'auteur du roman dont il est question plus haut - "Tak na ně vzpomínáme...", publié en décembre 1957 par la revue "Rencontres".

Vingt ans après le Coup de Prague et au moment où se dessine la libéralisation du régime, nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ici la dernière partie du poème dans lequel l'auteur a d'abord évoqué les Noël's familiaux d'autrefois:

".....

Je me souviens. Parfum du sapin et parfum des fruits.

Et tout bas je murmure dans la nuit: Déjà le dixième Noël...

Et de nouveau je suis petit garçon, un myosotis dans les yeux,

Étonné comme jadis par le miracle.

De nouveau je suis un petit berger, dans nos prés,

Et le soir je ne puis m'arracher à mes jouets -

Il y a la forêt. Puis la rivière. Et sur cette rivière un radeau.

Et le cœur de nouveau croit que l'Amour reviendra chez nous..."

ENCORE UN DEUIL

L'Amitié franco-tchécoslovaque vient encore d'être frappée dans ses membres. Nous avons appris avec une vive émotion la brutale disparition, le 21 avril, de Madame J. VLACH, connue dans le monde des arts sous son nom de jeune fille, Ondine l'AGNARD.

Madame VIACH, petite-fille de l'ancien directeur du "Figaro", Francis MAGNARD, et fille du compositeur Albéric MAGNARD, avait fréquenté très jeune de grands artistes - Fernand IGER notamment - dont elle avait subi l'influence. Elle avait épousé le sculpteur Jan VIACH et, comme peintre, avait donné de très nombreuses oeuvres. Le Midi méditerranéen et la capitale l'avaient fréquemment inspirée mais bon nombre de nos amis connaissent sa "Fête foraine" qui décore la Mairie du XIV^e arrondissement de Paris et sa "Synthèse de l'activité d'une usine" qui orne la salle du Conseil d'administration de la Société Bata.

Madame VIACH était une fidèle de nos réunions et, mainte fois, elle participa à la décoration de nos salles à l'occasion des anniversaires du Président MASARYK et de la Fête nationale tchécoslovaque. Madame FOURNIER et Mademoiselle DENIS, membres du Comité directeur de l'A.F.-T., représentaient notre association aux obsèques. Nous garderons son souvenir et nous renouvelons nos affectueuses condoléances à sa fille, Mademoiselle Claire VIACH, professeur au Lycée de Thiais.

UNE RESURRECTION

L'Agence de presse tchécoslovaque CETEKA a annoncé, en avril, la réunion à Prague, sous la présidence du Professeur Hoffmeister, du Comité Tchécoslovaquie-France de la Société pour le développement des relations internationales. Après avoir procédé à une revue critique de ses activités antérieures, le Comité a décidé d'étendre son action; il a notamment envisagé l'organisation, en mai, de journées françaises, en liaison avec l'association "France-Tchécoslovaquie" que nos membres connaissent bien. Il a également décidé de se transformer en une association autonome "Tchécoslovaquie-France" afin de mieux faire face au surcroît de tâches résultant du développement des relations entre les deux peuples.

Nous n'avons certainement pas besoin de rappeler à nos lecteurs qu'il s'agit là tout simplement d'un retour au passé. "Tchécoslovaquie-France" existait au lendemain de la seconde guerre mondiale mais s'était mise en sommeil quelque temps après le Coup de Prague.

LE PRINTEMPS TCHECOSLOVAQUE

De trois lettres reçues de Prague nous extrayons les brèves notations suivantes :

"...Je pense que ça ira mieux."

"C'est la première fois depuis bien longtemps que le Président de la République est instruit. Je suis curieux de voir ce que cela va donner..."

"...Pensez à nous ! Il semble qu'on ait espéré beaucoup trop. Le combat faiblit..."

UN FEU D'HUMOUR

On a perdu un monument.

Les citoyens de Hodonin, ville natale de T.G. Masaryk, cherchent fébrilement le monument commémoratif du Président Libérateur, égaré en 1948.

Le Trésorier de l'association rappelle que le numéro du C.C.P. de l'Amitié franco-tchécoslovaque est le 4109 . 92 PARIS et qu'il est utilisable à tout moment de l'année pour le règlement des cotisations en retard...
